

Procédés discursifs des régimes fasciste et soviétique

Atinati Mamatsashvili-Kobakhidzé

Université Paris-Sorbonne, France / Université d'État Ilia, Géorgie

Résumé : Nous proposons ici une réflexion sur les procédés langagiers appartenant simultanément au discours des régimes soviétique et fasciste afin de démontrer combien la standardisation et la « sloganisation » (Targuieff, *L'antisémitisme de plume*) modifie les conceptions liées à la langue elle-même. Le nouveau langage du nouveau régime totalitaire instauré se présente simultanément comme « une nouvelle manière de penser » (Klemperer, *Journal*).

Pour développer cette réflexion, nous nous appuyons sur l'œuvre littéraire de l'auteur géorgien Mikheil Javakhishvili (1880-1937) et sur celle de l'écrivain français, Georges Duhamel (1884-1966). La fiction qui met en relief l'usage des slogans soviétiques, ainsi que les clichés antijuifs qui se présentent en tant que phrases préformées, permet de déceler une évolution de simples procédés langagiers vers ce que Jean-Pierre Faye nomme un « événement de langage » (*La déraison Antisémite et son langage*) et qui consiste dans l'action performative.

Mots-clés : langage idéologisé; régime soviétique; fascisme; antisémitisme; résistance

Abstract: In this paper, we propose to examine the language processus found simultaneously in communist and fascist regimes' discourses in order to reveal how standardization and «sloganization» (Targuieff, *L'antisémitisme de plume*) modify the concepts related to language itself. The new language of the new regime appears as the «new manner of thinking» (Klemperer, *Journal*).

To develop this question, we will refer to the works of the Georgian writer, Mikheil Javakhishvili (1880-1937), and of the French writer, Georges Duhamel (1884-1966). The fiction that highlights the use of communist slogans as well as of anti-Jewish clichés, which appear as pre-formed phrases, will show the evolution from the simple process of language to what Jean-Pierre Faye calls the «event of the language» (*La déraison Antisémite et son langage*) and which consists in performative acting.

Keywords: ideologized language; communist regime; fascism; anti-Semitism; resistance

Nous proposons, par la présente étude, de mettre en évidence les procédés discursifs appartenant aux discours fasciste et soviétique afin de démontrer le degré de standardisation qui pénètre la langue elle-même et régit de l'intérieur les conceptions qui lui sont liées. Le nouveau langage du nouveau régime qui s'instaure avec le régime totalitaire, se présente simultanément comme « une nouvelle manière de penser¹ », laquelle, opposée au « monde antérieur », s'impose en tant que corps étranger.

La présente recherche s'appuie sur l'œuvre littéraire de l'auteur géorgien Mikheil Javakhishvili (1880-1937) et celle de l'écrivain français Georges Duhamel (1884-1966). Les récits de Javakhishvili mettent en relief l'usage des slogans soviétiques en tant qu'énoncés préformés qui remplacent le raisonnement et qui évoluent de simples procédés discursifs pour s'étendre à la pensée, modifiés sous l'emprise des marques stéréotypées extérieures et intérieures. L'œuvre romanesque de Duhamel dévoile le rôle identique des clichés, forgés au cours des décennies, cristallisés ensuite dans la langue fasciste, ainsi que nazie, et qui « structur[ent] l'imaginaire antijuif² ».

À cet égard, nous nous focaliserons sur la conception non-communicationnelle de la langue fasciste et soviétique dans la mesure où le refus du langage idéologisé implique la transformation de ce dernier en « muraille » du langage et signifie une négation absolue de l'idéologie imposée.

1. Discours comme absence de pensée

Mikheil Javakhishvili (1880-1937) est l'un de ces auteurs géorgiens qui ont été victimes des années de terreur du régime soviétique. L'engagement humaniste dont l'écrivain fit preuve toute sa vie durant, même sous le régime stalinien, lui valut finalement la peine de mort en 1937.

¹ Victor Klemperer, *Mes soldats de papiers. Journal 1933-1941*, traduit par G. Riccardi, Paris, Seuil, 2000, p. 567.

² Pierre-André Taguieff, « Sources antisémites du 'racisme juif' », (L'Arche VIII), <https://lc.cx/JnPS>, consulté le 6 septembre 2015.

La chaîne fondue, dont il va être question dans la présente étude, a été écrit dans les années 1925-1926¹. Le récit a été publié pour la première fois en 1990 seulement, même si certaines de ses œuvres ont été réimprimées pendant la période de la déstalinisation lorsque l'auteur a été réhabilité. Nous verrons que ce récit ne se présente pas uniquement comme une critique voilée du régime en question, mais dénonce également de façon profonde et ciblée² la déchéance des valeurs entraînée par le régime totalitaire et met en garde contre le danger de l'émergence d'un nouveau type d'homme : l'*homo sovieticus*.

D'emblée, *La chaîne fondue* met en relief un discours particulier et quasiment incompréhensible. Les premières pages présentent un énoncé déjà entamé, c'est-à-dire un extrait, un pan de discours qui parvient au lecteur par intermittences, entrecoupé; il est tout de même possible de deviner qu'il est question d'une lettre officielle dictée, impliquant par là même une certaine réflexion que le protagoniste, en l'occurrence Apollon, doit opérer lorsqu'il est en train de formuler une lettre oralement et la dicter à sa secrétaire³. Ce langage

¹ Comme le montrent les notes de ses *Carnets*, Mikheil Javakhishvili pensa d'abord intituler sa nouvelle « Une Cuirasse rouge ». Mikheil Javakhishvili, *Carnets*, Tbilissi, Édition « Intellecti », 2011, Note datant de 1926.

² Ce qui explique notamment sa publication tardive.

³ Rappelons ici brièvement la fable du récit. Le protagoniste, Apollon Rapolidzé, fonctionnaire bolchevique haut-placé – dénommé « directeur rouge » par l'auteur –, tombe amoureux de sa secrétaire, Mariné. Il lui avoue son amour et ajoute qu'il n'a plus jamais été à ce point amoureux depuis sa première idylle de jeunesse. Un jour, l'invitant au restaurant, le couple se retrouve seul, au milieu de la nature et ils font l'amour. Le directeur lui propose alors, sans hésiter, de se rendre chez la mère de la jeune fille afin qu'il lui demande officiellement sa main, le père de Mariné n'étant plus en vie. Après la rencontre avec la mère, Daro, l'histoire revient en arrière. Il s'avère que vingt ans auparavant, Apollon et Daro se sont aimés, la scène intime entre eux s'étant passée exactement de la même manière. Mais le destin les a séparés tout de suite après, car Apollon a été arrêté par le régime tsariste pour ses activités révolutionnaires clandestines. Daro a voulu le suivre dans l'exil, mais il a refusé en insistant pour qu'elle refasse sa vie. Après un certain temps, Daro a en effet épousé un jeune homme très honnête mais sans l'aimer vraiment, car elle était toujours éperdument amoureuse d'Apollon. Elle a eu une fille avec son mari, mais elle a écrit à Apollon, qui n'a jamais répondu à ses lettres, que cette fille est de lui, sans pour autant lui cacher qu'elle s'est mariée avec un autre. Après la révolution de 1917, son mari est arrêté un jour par les bolcheviques. Daro, qui cherche de l'aide auprès des autorités en place, tombe sur Apollon, devenu alors une grande figure bolchevique. Daro

inintelligible, qu'il utilise, se rapporte donc au discours dicté : « - alors la mauvaise récolte est suivie [...] non, n'est pas suivie mais doit conduire à l'appauvrissement du paysan [...] mettez une virgule, à l'appauvrissement, à l'abaissement du prix des animaux de boucherie, au dérèglement et [...] »¹. Le discours dicté s'arrête sur ce propos. Ce qui est énoncé par le texte, ce sont les mots séparés, les phrases arrachées à leur contexte, les mots isolés d'une lettre administrative qui aurait dû, au contraire, exposer une formule claire, mais qui n'y parvient pas. La phrase interrompue se répète plusieurs fois, prononcée en alternance par le scripteur (qui voudrait avoir la suite pour la fixer sur le papier) et par l'émetteur qui, lui-même, semble être brouillé : « - [Apollon] à l'abaissement du prix des animaux de boucherie et au dérèglement? Dérèglement de quoi?² ». D'une part l'énonciation diminue de plus en plus pour finalement se réduire à des fragments encore plus abrégés, et, d'autre part, elle se pose elle-même en question, comme si elle n'était même pas accessible à son propre locuteur. Plus loin, la scène se reproduit à l'identique : « -[Apollon] 'D'accord. Continuons. Où est-ce qu'on s'est arrêté?' - [Mariné] 'Notre exploitation gouvernementale et publique se base [...]' - [Apollon] 'Oui, se base [...]' »³. La lettre est encore une fois clôturée⁴ ou abandonnée sur ces mots. Pour démontrer comment la « langue entre en action comme discours »⁵, il suffit de voir que c'est

supplie son ancien amant d'épargner son mari, mais en vain : il sera exécuté sur l'ordre de ce dernier qui croit accomplir son devoir. La rencontre entre Apollon et Daro, vingt ans après ces événements, est un choc pour les deux anciens amants mais ils retiennent leurs émotions à cause de Mariné. Cette dernière sort pour acheter quelques friandises pour l'occasion, mais soupçonnant inconsciemment quelque chose d'anormal dans leur comportement, elle décide de les écouter derrière la porte. Ayant tout entendu, elle se tranche les veines la nuit même. Apollon, en apprenant la nouvelle, se tue par balle.

¹ Mikheil Javakhishvili, *La chaîne fondue*, *Œuvres*, tome 3, Tbilissi, « Saqartvelos Macné », 2005, p. 7. Toutes les citations sont traduites par l'auteur de l'article, car il n'existe pas de traduction française ni de *La chaîne fondue* ni des *Carnets*.

² *Ibid.*, p. 7.

³ *Ibid.*

⁴ L'interruption suppose simultanément une clôture, car l'inachevé est synonyme ici de l'achevé. Cette idée sera développée plus loin.

⁵ Ferdinand de Saussure cité par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots*, Paris, Gallimard, 1971, p. 14.

par la mise en relation des concepts existants en tant que tel dans la langue (comme par exemple le « bœuf » ou le « rouge »), que va s'opérer leur transformation en discours dans la mesure « qu'il y ait *signification* de *pensée*¹ ». Mais dans notre cas, tout le problème de ce discours intermittent réside dans l'absence de pensée, car nous ne comprenons pas le sens de ces mots arrachés au discours pré-existant et que nous supposons avoir commencé auparavant².

Revenons aux mots du discours dicté : les mots prononcés ne sont tout de même pas ceux du dictionnaire, ceux qui pourraient alors renvoyer à d'autres mots dans le sens ricœurien³, mais évoquent plutôt une langue précise de l'époque; car, comme le note Klemperer, « tout comme il est courant de parler de la physionomie d'une époque, d'un pays, de même on désigne l'esprit d'un temps par sa langue⁴ ». La seule reconnaissance opérée par le lecteur à ce stade de lecture est celle d'une langue-type (notamment celle de l'époque concrète), même si le sens y demeure inaccessible; l'explication réside dans l'« homogénéité absolue de la langue écrite⁵ », une conception que nous empruntons à Klemperer, même si ce dernier se référerait au langage totalitaire du nazisme. Cette homogénéité est celle du « discours écrit » auquel recourt le régime de l'époque et, en l'occurrence, le régime soviétique. Deux conceptions sous-tendent ladite homogénéité ou standardisation :

¹ *Ibid.* C'est nous qui soulignons.

² Il est évident de supposer, au premier abord, que l'incompréhension réside dans le fait que la lettre soit déjà entamée (tant dans le premier que dans le deuxième cas rapporté) et que le récit nous présente uniquement le moment postérieur, invitant le lecteur à s'y joindre après-coup. Cet après-coup a notamment pour effet que le récit est perçu dans cette logique réaliste, alors que la non-compréhension du deuxième degré, qui sera nuancée plus loin, se focalise en tant qu'une rupture avec la réalité qui, en fin de compte, est entièrement faussée.

³ Paul Ricœur, en distinguant la langue et le discours, note que la langue n'a pas de rapport avec la réalité, contrairement au discours, et que les mots (de la langue) renvoient à d'autres mots, ce qui n'est pas le cas lors du discours. Voir Paul Ricœur, *Du Texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986, p. 113.

⁴ Victor Klemperer, LTI : *La Langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 2012, p. 34.

⁵ « [...] livres, journaux, courrier administratif et formulaires d'un service – tout nageait dans la même sauce brune, et par cette homogénéité absolue de la langue écrite s'expliquait aussi l'uniformité de la parole », *Ibid.*, p. 36.

d'une part, c'est le discours dicté (le protagoniste est en train de dicter une lettre), ce qui de sa part anticipe l'introduction de la notion de l'endoctrinement que vise le régime par l'utilisation du langage prescrit, ordonné; d'autre part, c'est la non-compréhension dudit langage qui, en surcroît, ne se comprend pas lui-même (le protagoniste formule les phrases et s'interroge par la suite sur leur contenu). Il s'agit alors de ce que Klemperer qualifie d'« une nouvelle langue¹ » et qui exigerait un « dictionnaire² » fin d'en deviner le sens.

2. Refus du langage nouveau : une aliénation totale vis-à-vis de l'idéologie

Le discours incorporé par Javakhishvili dès le début de son récit apparaît, d'emblée, comme greffé, étranger à celui qui parle comme à son interlocuteur. Le seul lieu auquel il n'est pas extrinsèque, c'est l'époque. « La langue géorgienne a pris la couleur du safran³ », remarque Mikheil Javakhishvili à propos du changement opéré au sein de la langue de l'époque⁴. La première chose du texte qui ressort, c'est un certain langage caractéristique du contexte sociopolitique de la période historique précise. En outre, ce langage appartient à celui qui occupe une position élevée : l'auteur, avant même de lui donner son nom, le nomme « directeur rouge⁵ » et le prive dès le début de son identité individuelle ou, autrement dit, il la transfère vers sa position publique. À cet égard, Apollon, dans sa qualité de fonctionnaire d'État haut-placé (directeur) est avant tout un porte-parole du pouvoir qui l'a nommé (ou admis) à ce poste. La parole dictée par le « directeur rouge » se transforme, en effet, en parole adoptée, officiellement admise et existante en tant que telle, non créée, que le porte-parole répète sans même y déceler un sens (la question qu'il pose à la secrétaire en rapport avec sa propre phrase formulée, en témoigne).

¹ *Ibid.*, p. 61

² *Ibid.*

³ Mikheil Javakhishvili, *Carnets*, *op. cit.*, note datant de 1927, n° 8.

⁴ La question de la langue et de son lien avec son époque est abordée par l'auteur dans de nombreux romans et récits, mais également dans ses écrits critiques.

⁵ Il s'agit de la toute première phrase du récit : « Le directeur rouge Apollon Rapolidzé marche dans son cabinet [...] » (*La chaîne*, p. 7) où la nomination précède le nom propre du protagoniste.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. On a coutume de prendre ce distique de Schiller, qui parle de la « langue cultivée qui poétise et pense à ta place » dans un sens purement esthétique et, pour ainsi dire, anodin. [...] Mais la langue ne se contente pas de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils ne semblent faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir¹.

Ce dont parle Klemperer est parfaitement applicable à l'espace de l'autre régime totalitaire qui diverge sur plusieurs niveaux, mais conserve tout de même une certaine ressemblance dans le fond et consiste, en premier lieu, en l'intention d'engendrer l'homme nouveau. Les prémisses que le récit développera au fur et à mesure – les pans de lettres, ainsi que le pan de discours à l'intérieur de ces dernières, – sont présentées comme un *patchwork* qui relève d'emblée de la standardisation du langage. La reconnaissance du type de langage d'où s'absente le sens nous oriente vers l'aliénation de ce langage, autant par le locuteur que par l'allocutaire. Les lettres elles-mêmes se posent sur le papier comme si elles étaient désormais « dressées² ». Partout nous observons une absence totale de l'imaginaire, de la pensée. Les lettres dactylographiées en sont à leur tour privées, elles ne font que s'exercer, suivre leur maître, celui qui dicte, celui qui les assemble, celui qui ne les pense pas. En effet, « [l]es processus morphosyntaxiques qui sont à la base de la créativité linguistique permettent à l'idéologie [...] d'essaimer dans la langue et d'être ainsi *naturalisée* dans son lexique³ ». Ce lexique, constitué de

¹ Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 40.

² Mikheil Javakhishvili, *La chaîne fondue, op. cit.*, p. 7. Si nous nous rapportons au sens que ce terme « *დაგეზილი* » [dressé] recouvre en langue géorgienne, il est possible de développer davantage cette idée et d'affirmer que ces lettres sont elles-mêmes dressées, mais dressées à l'attaque. Leur obéissance ne s'arrête donc pas ici, à l'état passif, elles sont elles-mêmes performantes et influent sur quelque chose ou quelqu'un.

³ Béatrice Turpin, « Le langage totalitaire au prisme de l'analyse de discours », dans *Un hommage à Jean Peytard, précurseur de l'analyse du discours et de la didactique des langues*, Synergie Monde, revue du GERFLINT, 2012, p. 234. Souligné dans l'article.

« minuscules doses d'arsenic », se fige dans la langue et vise à paralyser la pensée.

Dans *La chaîne fondue*, deux mondes coexistent : un ancien monde qui contraste avec le nouveau devenu l'incarnation même du siècle d'acier où l'homme nouveau a fait son apparition. Partout dans ses écrits, l'auteur oppose le monde ancien au contemporain démuné de valeurs. Mais ce qu'il met en question, avec le régime, c'est la société elle-même, qui succombe à ce régime. Dans le récit qui nous intéresse, Apollon appartient à ce nouveau type d'homme qui se coule dans le moule du monde qui l'a engendré : disposant d'un « destrier de fer » (auto) avec chauffeur, il recommande à sa fiancée d'oublier les « anciennes mœurs », puisque « les temps ont changé » et il faut s'accommoder au « nouveau monde¹ ». Mais où se place, par rapport à l'homme moderne, à l'homme nouveau, l'autre, le protagoniste, Mariné, celle qui tapait à la machine les lettres « dressées » ? Ayant changé son nom de famille, dissimulé son passé qui la stigmatisait comme « membre de famille de l'ennemi du peuple² » à cause de l'ascendance et des positions politiques de son père fusillé par les Bolcheviques, elle se retrouve à l'opposé d'Apollon, malgré l'amour profond qu'elle lui porte.

Il y avait déjà une divergence de mentalité, comme nous l'apprend le récit, depuis des années entre la mère de la jeune fille – Daro, et Apollon, lorsque ce dernier était encore étudiant et impliqué dans des activités révolutionnaires pendant le régime tsariste. Malgré l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre, les termes d'« étranger » et d'« inconnu » se glissent dans leur relation, comme vingt ans plus tard entre lui et Mariné (fille de Daro), ce qui se présente comme une préfiguration à la conception morale et éthique distincte des personnages (d'un côté Apollon et de l'autre Daro et Marine).

Dans l'épisode que nous examinerons, il est question de la rencontre qui s'effectue après des années de séparation entre anciens amants, Apollon et Daro. Celle-ci, après avoir appris l'arrestation de son époux par les autorités bolcheviques, se rend chez des instances concernées et se retrouve face à

¹ Mikheil Javakhishvili, *La chaîne fondue*, *op. cit.*, p. 13.

² Voir à ce sujet Nicolas Werth, *L'ivrogne et la marchande de fleurs*, Paris, Tallandier, 2009.

Apollon, qu'elle croyait en déportation¹. Le dialogue suivant s'engage entre eux :

- Monsieur Apollon !
- Apollon fils d'Iorami! ^[2] – a corrigé Apollon.
- Monsieur Apollon fils d'Iorami!
- J'ai dit non pas Monsieur, mais camarade – a corrigé encore Apollon.
- Jamais! – lui a crié la femme – Jamais! En ce qui vous concerne, vous n'êtes pas mon camarade... vous ne l'êtes plus³.

Le dialogue met en évidence la première étape de l'aliénation entre deux protagonistes. Cette distance s'inscrit simultanément dans la continuité du langage standardisé des lettres. Car, d'emblée, nous assistons à une dissimilitude énonciative : Apollon défend à Daro de s'adresser à lui en un langage habituel, ancien ou du moins un langage considéré auparavant comme habituel – il ne faut pas qu'elle dise « monsieur » mais « camarade », et elle doit ajouter le prénom de son père, ce que Daro accepte; ce qu'elle refuse catégoriquement, toutefois, c'est d'utiliser une appellation ayant un rapport direct avec le régime et par conséquent avec le monde nouveau : *camarade*. « Le discours qui se réfère au monde⁴ », dans le sens ricœurien, ouvre ici un monde concret, celui du moment historique bien précis au sein duquel se réalise le changement de discours, en introduisant un nouveau discours propre à ce monde.

Cependant, si Daro refuse l'appellation de camarade, c'est aussi pour souligner la dissimilitude avec celui qui lui impose cette appellation : elle n'est plus son camarade dans le sens premier du terme, et non dans celui qui est adjoint par le nouveau régime et la nouvelle langue; elle n'est donc plus son amie,

¹ Apollon a été arrêté par les autorités tsaristes pour ses activités révolutionnaires. Mais entre-temps, la Révolution a eu lieu et Apollon est devenu une figure importante du nouveau régime instauré.

² Il s'agit de la formule employée à l'époque pour s'adresser à une autre personne et qui suppose que le prénom soit suivi du prénom paternel.

³ Mikheil Javakhishvili, *La chaîne fondue*, op. cit., p. 42.

⁴ « [...] le discours est toujours au sujet de quelque chose : il se réfère à un monde qu'il prétend décrire, exprimer ou représenter; l'événement, en ce troisième sens, c'est la venue au langage d'un monde par le moyen du discours [...] », Paul Ricœur, *Du Texte à l'action*, op. cit., p. 104.

leur amitié est rompue. Ainsi, il s'agit d'une double dénégation : le rejet du nouveau langage et la supplantation de ce langage par un langage ancien. Les réponses de Daro se transforment en paroles-murs ou en paroles-surfaces où les termes nouveaux, à la manière de la lumière, se réfléchissent pour être projetés et non intériorisés, pour rester non appréhendés. En fin de compte, l'évolution du dialogue finit par aboutir à une aliénation absolue.

- Mais – devenu subitement sévère, l'ancien mari^[1] s'est retourné vers Daro et a commencé à la tutoyer – mais tu es une femme et ne comprends pas le devoir du révolutionnaire. Je te dis, tu ne comprends pas!

Daro était toute perdue et pétrifiée, alors qu'Apollon, les yeux enflammés, tapait sur la table et lançait comme des morceaux de fer :

- As-tu compris ce que je t'ai dit? Je dis que tu ne comprends pas! Je dis que tu ne comprends pas!

Daro réellement, ne comprenait pas. Parfois elle regardait un inconnu, ensuite un autre et ébahie, élançant les mains en l'air, bredouillait comme une accusée :

- Je ne comprends vraiment pas... Je ne comprends absolument rien...

- Et tu ne le comprendras pas! – a interrompu Apollon – Je te dis tu ne le comprendras pas! Si c'était mon propre frère, je l'aurais mitraillé moi-même.

Ce seul mot qu'elle évitait a touché Daro comme une balle.

- As-tu compris ce que je t'ai dit? – jetait les paroles comme du feu l'homme que Daro ne reconnaissait plus – Même maintenant tu n'as pas compris? Si tu commets une faute, je ne t'épargnerai pas²!

Toute la conversation se construit autour du terme « comprendre » qui se répète au total douze fois. Les quatre mentions interrogatives se conjuguent avec le verbe « dire » : la phrase – « As-tu compris ce que je t'ai dit? » – est reprise exactement de la même manière par deux fois. Plutôt que de donner une explication à ce qui est tellement incompréhensible pour son interlocuteur, le protagoniste insiste sur l'incompréhension même de la parole et non sur la conception ou le sens que cette parole véhicule.

¹ L'auteur utilise ici le terme « mari » pour souligner sans doute davantage l'importance de leur relation et de leurs sentiments antérieurs.

² Mikheil Javakhishvili, *La chaîne fondue*, op. cit., p. 42.

Cette conceptualisation s'explique dans la phrase suivante : « Ce seul mot [mitraillé] qu'elle évitait a touché Daro comme une balle ». Ce mot « mitraillé » est donc la seule chose que l'interlocutrice arrive à comprendre, au sens d'entendre, au discours. Il n'y a que ce « seul mot » qui a « touché » la femme. La question d'Apollon, qui associe la compréhension avec la parole prononcée et non avec le sens véhiculé par cette parole, s'explique donc à ce moment précis où il devient évident que l'incompréhension entre les interlocuteurs est absolue dans la mesure où Daro refuse non seulement d'admettre la parole d'Apollon, mais aussi de l'écouter : il n'y a qu'un seul mot qu'elle ait entendu. Par ailleurs, la mention du terme d'« accusée » vis-à-vis de Daro paraît, à première vue, déplacée. Accusée de quoi? Il devient évident qu'il s'agit, une fois de plus, de l'incompréhension. Elle est accusée de l'incompréhension du langage, ce dernier s'identifiant en fin de compte au langage idéologisé : Apollon est l'incarnation même de l'acteur idéologisé qui tuerait son propre père ou même sa bien-aimée s'ils commettaient « une faute ». La négation chez Daro évolue donc du simple refus d'utiliser l'appellation « camarade » vers le rejet du discours idéologique et de l'idéologie du régime en soi. Il s'agit d'un refus total, de l'incompréhension totale, de l'aliénation totale vis-à-vis du langage et par conséquent, de l'idéologie véhiculée par ce langage.

Avant de conclure cette réflexion, revenons brièvement sur l'énonciation même d'Apollon qui opère, comme nous venons de le constater, comme une « muraille » du discours. L'auteur se réfère, une fois de plus, aux « morceaux de fer » de son discours. Outre le lien avec l'acier et le monde nouveau, ainsi qu'avec le titre du récit, nous décelons un concept supplémentaire : celui du fer, qui implique l'impénétrabilité, la dureté, une surface qui agit en tant que mur ou muraille, qui a l'aptitude d'être imperméable (en l'occurrence le message vers l'esprit). Par ailleurs, les « morceaux » de son discours suggèrent l'absence de toute imagination (morceau – bloc – fermeté). Les « morceaux » de paroles « de fer » ne peuvent pas engendrer « d'autres mots » – comme l'aurait formulé Ricœur – ni par conséquent « d'autres mondes », à la manière des mots « anciens ». Ils forment, une fois de plus, une muraille de mots, de la pensée. Ils agissent analogiquement aux lettres dictées et inachevées mais néanmoins clôturées, ceintes.

Ce faisant, Javakhishvili introduit ici un troisième élément : la perte de la parole de la part de l'interlocuteur. Face à ce discours de « fer », Daro, « élançant les mains en l'air », commence à « bredouiller ». Elle ne balbutie pas, elle bredouille, c'est-à-dire qu'elle perd la faculté d'articuler. Ahurie, elle n'arrive plus à prononcer un mot; celui-ci est presque supplanté ou secouru par le geste [élançait les mains en l'air]¹. Se référant au nazisme et au bolchevisme, Hannah Arendt note : « Mais, à l'intérieur du cadre organisé du mouvement, aussi longtemps qu'il tient debout, les membres fanatisés ne peuvent être atteints ni par les épreuves, ni par l'argumentation² ». C'est notamment au moment où Daro réalise son impuissance d'atteindre son interlocuteur « par l'argumentation » qu'elle perd la parole. Son refus du discours idéologisé se métamorphose, par conséquent, en négation totale³ de tout discours. À cet égard, opposer à la « muraille » de discours un autre discours, constitue un échec dans la mesure où le discours « ancien » rejette *a priori* toute tentative de compréhension de l'énoncé idéologisé : le seul moyen de s'y opposer est d'accomplir un rejet inconditionnel.

3. Résister au langage antisémite

Victor Klemperer note dans son journal que, après avoir posé la question à de nombreuses personnes sur le jour le plus difficile pour les Juifs, durant les douze années du nazisme, leur réponse se révèle être unanime qu'il s'agit du moment où il fallait porter l'étoile jaune :

Le chiffon de couleur jaune qui signifie, aujourd'hui encore, peste et quarantaine [...]; le chiffon avec son impression à l'encre noire : 'Juif', le mot encadré par les lignes des deux triangles encastres l'un dans l'autre, le mot tracé en grosses capitales qui, de par leur espacement et l'outrance de leurs horizontales, simulent les caractères hébraïques⁴.

¹ Une identique perte de parole est soulignée chez Karl Kraus, lorsque ce dernier se retrouve face à la montée du nazisme, en 1933 : « Pour dire ce qui est arrivé, la langue ne peut que balbutier et rester à la traîne ». Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis* [*Dritte Walpurgisnacht*], Trad. de l'allemand par Pierre Deshusses, Préface de Jacques Bouveresse, Marseille, Agone, 2005 [Frankfurt am Main 1989], p. 185.

² Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, 2002, p. 614-615.

³ Ce qui se confirme notamment dans la réponse qu'elle lui adresse, « je ne comprends *absolument rien* », où « absolument », qui implique d'ores et déjà la totalité, est encore renforcé par « rien ».

⁴ Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 218.

L'antisémitisme occupe un emplacement principal dans l'idéologie nazie, il se fait « l'affaire centrale du nazisme », avant de devenir un « système¹ », au sein duquel « le Juif occupe une place essentielle² ». Le Juif, « un être-toujours-coupable-de-ce-qu'il-est³ », est aussi celui qui se retrouve à l'autre pôle de l'humain, jusqu'à être poussé vers une désignation qui le stigmatise comme l'inhumain.

Lorsque Jean-Pierre Faye appréhende la Shoah comme un « terme », un « bout », « d'une longue narration meurtrière⁴ », il insiste avant tout sur le « danger narratif⁵ », sur ce que le « dire⁶ » peut entraîner; le dire se transforme selon lui en événement, notamment un événement meurtrier, une catastrophe. C'est dans ce sens que nous nous intéresserons à l'idéologie antisémite qui, en grande partie, s'est appuyée sur les mots, les locutions séparés dans le but de transformer la langue et d'endoctriner la pensée.

Dans cette perspective, nous nous référerons à la *Chronique des Pasquier* (1933-1945) de l'écrivain français Georges Duhamel (1884-1966), plus précisément au deuxième roman de cette chronique, *Le jardin des bêtes sauvages*, publié en 1934. Écrivain et médecin, Duhamel est un intellectuel dont l'engagement humaniste accompagne, d'une part, l'ensemble de son œuvre et se développe, d'autre part, par le biais de prises de position politiques. Pourtant, il est en même temps convaincu que la politique est « enivrante⁷ » et « asservissante⁸ » et qu'il faut toujours s'y tenir à distance : « je ne fais pas et n'ai jamais fait de politique. Mon métier est d'observer le monde

¹ *Ibid.*, p. 231.

² Serge Klarsfeld, *Vichy-Auschwitz. La « solution finale » de la question juive en France*, Paris, Fayard, 2001 [1983; 1985], p. 17.

³ Anne-Marie de Vilaine, titre du chapitre ou de l'article, dans Jean-Pierre Faye et Anne-Marie de Vilaine (dir.), *La déraison antisémite et son langage. Dialogue sur l'histoire et l'identité juive*, Arles, Actes Sud, 1996 [1993], p. 211.

⁴ Jean-Pierre Faye, dans *Ibid.*, p. 274.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Georges Duhamel, *Défense des lettres : biologie de mon métier*, Paris, Mercure de France, 1937, p. 192.

⁸ Georges Duhamel, « L'écrivain et l'événement », *Mercure de France*, 15 décembre 1919.

humain et de commenter le résultat de mes observations¹ ». Malgré cette vision de ne pas s'allier à un parti politique (afin de garder son indépendance d'esprit), de ne pas assujettir son œuvre à la politique, Duhamel a toujours affirmé sa profonde conviction que l'écrivain ne peut en aucun cas se tenir « au-dessus de la mêlée » ni s'enfermer dans sa tour d'ivoire² :

[j]ouer son rôle dans l'événement, guider une foule hésitante, appuyer de son autorité morale de justes revendications, proposer des solutions aux conflits humains, voilà un devoir admirable. Cela n'implique pas qu'il faille s'embourber dans les turpitudes de la politique³.

La *Chronique des Pasquier* nous intéresse sur plusieurs niveaux, car elle retrace les événements historiques dont l'auteur se veut d'être témoin, et dévoile, dans un même temps, ses prises de positions, à travers une œuvre fictionnelle. Dans le cadre de ce raisonnement, c'est sur la figure du Juif que nous nous focaliserons, incarné par Justin Weill, protagoniste qui fait son apparition dans chacun des romans qui fonde la saga des Pasquier. Ami proche de Laurent Pasquier qui est le prototype de l'auteur⁴, Justin Weill semble s'approprier les clichés qui s'imbriquent dans les mentalités de la France de l'entre-deux-guerres. Cette période nous intéresse d'autant plus que, marquée par la montée du nazisme en Allemagne, la France subit elle aussi la montée de l'antisémitisme, ce à quoi contribue, en partie, l'afflux des émigrants Juifs étrangers. Dans un article datant de 1935, l'écrivain et journaliste Lucien Rebatet notait : « Ce sont des Juifs fraîchement émigrés qui ont envahi la médecine française⁵ ». Il soulignait la différence entre les autres nationalités

¹ Georges Duhamel, *Problèmes de civilisation*, Paris, Mercure de France, 1962, p. 145.

² Voir au sujet des positions politiques de Duhamel : Claire Hoch, « Georges Duhamel and Politics », *The French Review*, vol. 46, n° 1 (Octobre 1972), p. 9-16.

³ Georges Duhamel, « L'écrivain et l'événement », *op. cit.*

⁴ Voir l'étude de Chantal Fouché, *Clés pour une chronique. « Les Pasquier » de Georges Duhamel*, Paris, Sedes, 1987; voir l'étude du personnage de Justin Weill par Charlotte Wardi, *Le Juif dans le roman français. 1933-1948*, Paris, Éditions A.-G. Nizet, 1973, p. 29-31, 81-105.

⁵ Lucien Rebatet, « Les étrangers en France », *Je suis partout*, 16 février-23 mars 1935. Giraudoux, commissaire à l'Information pendant 1939-1940, adresse une louange aux dirigeants pour leur soutien aux réfugiés politiques « les vrais Européens », mais isole néanmoins ceux qui sont perçus comme « autres » et demande l'instauration du ministère de la race : « Nous sommes pleinement d'accord avec Hitler pour proclamer qu'une politique n'atteint sa forme supérieure que si elle est raciale » (Jean Giraudoux, *Pleins pouvoirs*, cité par Charlotte Wardi,

émigrées et les Juifs : les autres repartent après leurs études, « [l]es juifs restent¹ ». C'est aussi lui, qui, pendant l'Occupation, alors que s'effectuent les persécutions et les déportations, achève ses articles d'un « Mort aux juifs ! », la sentence qui équivaut à sa signature².

Le passage auquel nous nous rapportons dans *Le jardin des bêtes sauvages*, décèle, avant tout, le parallèle avec le récit de Javakhishvili, ce dernier se référant au contexte distinct – au régime soviétique. Malgré cette différence, nous verrons à quel degré les deux textes dévoilent ce que Klemperer appelle une « physiognomonie d'une époque » et qui se manifeste à travers le langage, en particulier quelques années avant l'instauration du régime de Vichy.

- Ce que Lyon-Després a dit, eh bien, moi, je le sais : moi qui n'étais pas, comme toi, tout près de lui. J'ai deviné, deviné! Il a dit : « Regardez-moi donc ce sale Juif! »

- Eh bien, tu n'y es pas, répondis-je en riant, Lyon-Després a dit...

Justin trépignait de rage.

- Sale Juif... Sale Juif... Oh! Rien qu'à leur façon d'avancer les lèvres, rien qu'à leur façon de sourire, je comprends qu'ils parlent des Juifs, je devine qu'ils parlent de moi. Mais Lyon-Després, Laurent! C'est monstrueux!

- Justin, tu m'agaces. Lyon-Després a dit au censeur, en te désignant du menton, il a dit exactement : « Extraordinaire, le petit Juif! Il est extraordinaire! »³.

L'extrait ci-dessus correspond au dialogue entre deux protagonistes, Laurent Pasquier et Justin Weill, et constitue le début du roman. D'emblée, le dialogue entier est composé de clichés, il constitue même une condensation de stéréotypes qui se rattachent tous à la figure du Juif. Cet emploi du langage

op. cit., p. 14). Le Juif émigré se révèle encore une fois être stigmatisé comme « autre » : « Échappés des ghettos polonais ou roumains [...] tous ces émigrés habitués à vivre en marge de l'État et en éluder les lois [...] ils apportent là où ils passent l'à-peu-près, l'action clandestine, la concussion, la corruption et sont des menaces constantes à l'esprit de précision, de bonne foi, de perfection qui était celui de l'artisanat français » (*Ibid.*).

¹ *Ibid.*

² Voir la préface de Pascal Ory concernant la réédition récente des œuvres de Lucien Rebatet, *Le dossier Rebatet*, Édition établie et annotée par Bénédicte Vergez-Chaignon, Paris, Robert Laffont, 2015.

³ Georges Duhamel, *Le jardin des bêtes sauvages*, *Chronique des Pasquier*, t. 1, Paris, Mercure de France, 1964, p. 161-162.

standardisé est doublé dans le roman par le portrait de Justin Weill, d'autant plus que le personnage passe d'un roman à l'autre et l'auteur esquisse, à chaque reprise, son portrait physique. À chaque présentation du protagoniste, les traits qui lui sont associés sont souvent ceux du portrait-cliché qui s'est constitué au fil des siècles par rapport au Juif : « sa petite stature », « son grand nez aux ailes remuantes », ses « cheveux roux » et surtout, « ses oreilles trop larges et trop écartées¹ » ou bien son corps disproportionné. Toutes ces caractéristiques ne font que le rappel du langage antijuif, soutenu souvent par la représentation iconographique – via l'imagerie dans la presse, déjà au 19^e siècle, et ensuite pendant le régime de Vichy, en particulier par le biais des affiches.

L'expression « le petit Juif », employé dans le dialogue rapporté en remplacement du « sale Juif », renvoie toutefois au langage antisémite. L'expression est évoquée déjà chez Voltaire², ainsi que chez Ernest Renan³; elle est réitérée chez Drieu la Rochelle⁴, chez Rebatet⁵, chez Pierre-Antoine Cousteau⁶ ou encore chez Vries de Heekelingen⁷ pour n'en citer que quelques exemples; c'est notamment Céline qui en fait un usage fréquent vers la fin des années 1930⁸. En Allemagne, c'est dans *Mein Kampf* que nous retrouvons « Petit Juif » [*ein Jüdlein*], qui devient une forme stylistique chérie par Hitler :

'Petit Juif' et 'peste noir', expression de l'ironie méprisante et expression de l'épouvante, de la peur panique : ce sont les deux formes stylistiques qu'on rencontrera toujours chez Hitler chaque fois qu'il parle des Juifs et, par conséquent, dans chacun de ses discours et chacune de ses allocutions⁹.

Néanmoins, malgré cette valeur entièrement négative, nous retrouvons la même appellation dans sa valeur « neutre », comme par exemple sous la

¹ *Ibid.*, p. 168.

² *Les systèmes et les cabales*.

³ *Origines du Christianisme*.

⁴ *Intermède romain* (1933).

⁵ Notamment dans ses articles signés dans *Je suis partout* en 1938, *Les Décombres*, 1942.

⁶ *L'Amérique juive*, 1942.

⁷ *L'orgueil Juif*, 1938.

⁸ *Bagatelle pour un massacre*, 1937 ; *École des cadavres*, 1938.

⁹ Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 228.

plume de René Crével¹ qui, au contraire, dénonçait l'idéologie antisémite.

Dans le texte de Duhamel, le remplacement de l'appellation injurieuse (*sale* juif) par celle qui se veut une connotation « neutre » (*petit* juif) se focalise en tant que négation et erreur simultanément. Négation dans le sens où Laurent conteste que l'appellation injurieuse ait été prononcée, et erreur dans le contexte de mal-compréhension par Justin par le fait qu'il se tenait à l'écart et donc, ne pouvait pas entendre ce qui a été dit réellement. L'énoncé « petit juif » s'ancre dans le récit comme une substitution du langage antijuif par un langage qui ne l'est pas et dans lequel la valeur négative est transférée vers celle qui est plutôt neutre. Pourtant, le texte va déployer un autre niveau qui s'applique au refus dudit langage (même dans sa valeur neutre), ce dernier étant toutefois empreint d'une ambivalence (« petit juif » chargé de toutes les connotations négatives acquises au fil des siècles, malgré de rares exceptions où il a été porteur de la valeur « neutre » ou « positive »). Car, ce que réplique alors Justin Weill à son ami Laurent par rapport à sa correction, c'est qu'il deviendra « un grand Juif », « un véritable grand Juif² » : « Rappelle-toi ce que je te dis, repris-il d'un accent légèrement dramatique. Un grand! Un grand! Ou rien³ ».

La narration opère sur deux niveaux : premièrement, elle fait le transfert vers l'utilisation « positive » de ce qui toutefois restait ambivalent, et deuxièmement, elle effectue un rejet total du langage antijuif. En substituant l'adjectif « petit » (terme appartenant au langage habituel) au « sale », le développement narratif renforce par la suite cette utilisation par l'introduction du mot « grand », en opposition à « petit ». Par conséquent, l'insertion de « grand » contribue au déplacement réalisé vers la langue générale, où le mot « petit » perd toute connotation spécifique et est dépouillé de sa valeur positive ou négative; ce déplacement replace la phrase (et non pas uniquement celle

¹ Dans *Rouge et Blanc* de Maurice Betz, comme l'écrit René Crével, « le petit juif Simon aide l'Alsacien Spinner à fuir les menaces des magisters boches, et lui, pauvre paria, essaie de se suicider. [...] Et les querelles sanglantes et sournoises des races, des religions recevront-elles jamais des solutions humaines, équitables? ». René Crével, « *Rouge et Blanc* par Maurice Betz », *Les nouvelles littéraires*, samedi 12 janvier 1924, p. 4.

² Georges Duhamel, *Le Jardin des bêtes sauvages*, op. cit., p. 162.

³ *Ibid.*

qui est prononcée par Weill, mais aussi et surtout celle prononcée et rectifiée par Laurent) dans le contexte neutre du langage, au sens où « neutre » implique ici la langue dépourvue de tout cliché. Par le biais de ce renversement, le langage antijuif se voit non seulement rejeté tel quel, c'est-à-dire refusé dans sa logique même, ou justement dans son absence de logique, mais neutralisé par le remplacement opéré. Le rejet total du langage antisémite se réalise ainsi par le biais de la restauration de l'ancien sens du mot où l'accent est mis sur l'opposition entre grand et petit, telle qu'elle est appréhendée dans son sens initial.

Duhamel¹ examine la question du langage mensonger adopté par les dirigeants du Troisième Reich depuis les années 1930, afin de dévoiler, à travers son analyse méthodique, les méfaits du langage nazi. Il s'agit d'une réponse par l'écrivain au discours des dirigeants nazis (« La grande Allemagne »/ *Reichsparteitag Großdeutschland*) que ces derniers ont tenu au congrès qui s'est déroulé à Nuremberg en septembre 1938 et qui a été repris dans la presse du monde entier. Duhamel souligne l'écart qui distingue ce dernier discours des discours antérieurs tenus par les mêmes meneurs nazis. Cette fois, il s'agit d'une rupture cruciale opérée au sein de la langue elle-même : par le truchement langagier et une « phraséologie sentimentale² », les principaux acteurs nazis cherchent à faire adhérer à l'idéologie un nombre important de personnes dont une partie a déjà succombé à ces « artifices³ » langagiers pour s'apitoyer sur le sort des Allemands qui souffrent afin de laisser Hitler les « délivrer ». « [J]e regrette le temps, écrit Duhamel, où M. Hitler, n'étant pas encore converti au langage machiavélico-sentimental, disait la vérité toute nue⁴ » et en toute « franchise⁵ ». Un similaire décalage langagier s'est produit chez Goebbels lorsque ce dernier « a versé des larmes » sur le sort des Allemands de Bohême, pendant l'été 1938 : « [j]e l'aimais mieux, certes, quand il disait avec violence : “nous n'avons pas de beurre, mais nous avons

¹ Georges Duhamel, « Nuremberg : visage du mensonge et de la sincérité », *Mémorial de la guerre blanche. 1938*, Paris, Mercure de France, 1939.

² *Ibid.*, p. 26.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁵ *Ibid.*, p. 24.

des canons !” Ce que tout le monde pouvait traduire ainsi : “Et grâce à nos canons nous aurons bientôt du beurre”¹». Duhamel voit dans ce changement discursif nazi un malheur encore pire, car « [s]i les dirigeants du Reich parlaient ce langage exempt d’artifice² », les peuples auraient devant eux le visage découvert du régime « totalitaire³ ». C’est le langage mensonger qui s’avère comme une ultime menace pour ceux qui se laissent duper par le « bruit » des « paroles⁴ ». C’est aussi en 1938 que l’auteur français publie un texte prémonitoire dans lequel il s’interroge sur le sort que l’Allemagne nazie réserve aux Juifs, car s’ils sont persécutés et pourchassés, il faut se poser, selon lui, la question sur la phrase ultérieure de cette chasse à l’Homme. Pour Duhamel, il n’y a aucun doute, il s’agit du projet de « l’extermination » des Juifs « dans toutes les nations du globe⁵ ». Pourtant, l’humaniste français n’envisage pas la matérialité de son raisonnement logique mais hypothétique et appréhende une telle entreprise comme d’emblée « vouée à l’échec⁶ ».

C’est contre la menace du langage faussé, mais aussi contre la « sloganisation⁷ » qui cristallise le cliché d’apparence naïve au sein du langage pour la faire transposer dans l’opinion, dans la pensée, que les écrits de Duhamel se révèlent comme prévisionnels. Dans un épisode du *Désert de Bièvres* (1937), le cinquième volume de la *Chronique des Pasquier*, Sénac, l’un des amis de Justin Weill, prononce ces paroles :

- Moi, je suis dreyfusard par raison, et antidreyfusard par goût. Tout pour Dreyfus, c’est entendu, mais à condition que les Juifs ne nous empoisonnent pas l’existence. Justin est un esprit distingué, charmant et même aristocratique et tout cela n’empêche pas qu’il commence à me graboter le zanzibar⁸.

¹ *Ibid.*, p. 26.

² *Ibid.*, p. 26.

³ Georges Duhamel, « Sur le pouvoir absolu », *Mémorial de la guerre blanche. 1938, op. cit.*, p. 29.

⁴ Georges Duhamel, « Nuremberg : visage du mensonge et de la sincérité », *ibid.*, p. 27.

⁵ Georges Duhamel, « Une entreprise vouée à l’échec », *Le Figaro*, 23 juin 1938.

⁶ *Ibid.*

⁷ Pierre-André Tagieff, « Introduction », dans Pierre-André Tagieff, Grégoire Kauffmann, Michaël Lenoire (dir.), *L’antisémitisme de plume. 1940-1944*, Paris, Berg International Éditeur, 1999, p. 12.

⁸ Georges Duhamel, *Le Désert de Bièvres, Chronique des Pasquier*, *op. cit.*, p. 770.

Que signifie être dreyfusard « par raison » et antidreyfusard « par goût » ? Duhamel pousse ici, une fois de plus, son raisonnement sur la « question juive » jusqu'au bout pour montrer à quel degré les clichés l'emportent sur la raison et révèlent l'esprit général d'une société en proie à son propre imaginaire : « tout pour Dreyfus », certes, mais à condition que les Juifs connaissent leur *place*, qu'ils restent à leur *place*, qu'ils ne *s'introduisent* pas dans l'espace commun, et donc, nationale et n'« empoisonnent pas l'existence » à ceux qui se voient à *leur* place à l'intérieur de cet espace.

Conclusion

Dans *Le Langage meurtrier*, Jean-Pierre Faye, qui examine la question de l'acceptation ou de « l'acceptabilité » de la langue politique nazie, y compris de la « langue de l'extermination¹ », note : « [c]e sont les chaînes de l'énonciation, tissées dans le circuit général de l'idéologie, qui ont constitué le *lieu* où, d'avance, les actes de mort étaient possibles, justifiés, réalisés² ». C'est dans cette perspective que nous avons voulu examiner dans la fiction l'usage du langage idéologique tel qu'il a été opéré en France avant l'Occupation nazie et quelques années avant l'instauration du régime de Vichy. Les affinités avec le langage idéologisé du régime soviétique, même si ce dernier se base sur une idéologie de lutte de classe, montrent à quel degré s'effectue ou au contraire, ne s'effectue pas, « l'acceptabilité » du nouveau langage, imprégné « d'éléments toxiques³ ».

La langue nazie, écrit Klemperer, à la « prise du pouvoir » du Parti, passe de la langue d'un groupe social à la langue d'un peuple, c'est-à-dire « [qu']elle s'empar[e] de tous les domaines de la vie privée et publique⁴ ». Chez Duhamel, il s'agit notamment de l'inacceptation du fait que le langage antisémite passe d'une langue isolée d'un groupe à la langue générale. Le procédé auquel Duhamel fait appel pour empêcher ce passage est absolument identique à celui de Javakhishvili et c'est en ce sens que le parallèle entre les deux écrivains

¹ Jean-Pierre Faye, *Le Langage meurtrier*, Paris, Hermann, 1996, p. 6. Souligné dans le texte.

² *Ibid.*, p. 9. Souligné dans le texte.

³ Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 38

⁴ *Ibid.*, p. 43.

s'impose. Ils le réalisent par le biais de l'insertion de « l'ancilangue¹ » à l'intérieur de la « novlangue² » : Mariné dans *La chaîne fondue* ne refuse pas simplement de s'adresser à Apollon par « camarade », cela dit en « novlangue », mais replace cette appellation dans l'« ancilangue ». Elle lui répond : vous n'êtes pas mon camarade où « camarade » est dépouillé de tout contexte idéologique et est synonymique à l'ami.

De la même façon procède le protagoniste dans *Le jardin des bêtes sauvages* : d'une part, il adjoint au « petit » son sens premier³ et, d'autre part, il renforce cette utilisation par l'adjectif « grand ». Par conséquent, c'est tout le système langagier (pénétré par le poison antisémite) qui est remis en question, et par là même l'imaginaire antijuif, construit au cours des siècles (l'antijudaïsme confessionnel d'abord, puis l'antisémitisme moderne basé sur les caractères « anthropologiques⁴»), qui est neutralisé. L'annulation du cliché se réalise ici par la mise en question ou l'annulation du fondement même de cet imaginaire.

¹ Nous empruntons le terme à George Orwell, 1984 [*Nineteen eighty-four*], trad. de l'anglais par Amélie Audiberti, Paris, Gallimard, 1972 [Secker & Warburg 1949].

² *Ibid.*

³ Sur la rectification de Laurent, Weill répond que celui qui a prononcé ces mots est lui-même juif et que c'est pour « oublier sa mauvaise juiverie, [qu']il parle de moi » de cette façon. Weill répète par la suite la forme stylistique rectifiée par Laurent : « Il dit : 'Le petit Juif...' Car il est quand même fier de moi, le lâche » (Georges Duhamel, *Le jardin des bêtes sauvages*, op. cit., p. 162). La reprise par Weill du « petit juif » dans le contexte positif, non péjoratif est démontrée par le fait que l'autre est « fier ».

⁴ Voir Jean-Pierre Faye, *La déraison antisémite et son langage*, op. cit., p. 32.

Références

- Arendt, Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, 2002.
- Crével, René, « *Rouge et Blanc* par Maurice Betz », *Les nouvelles littéraires*, samedi 12 janvier 1924.
- Duhamel, Georges, « L'Écrivain et l'événement », *Mercure de France*, 15 décembre 1919.
- Duhamel, Georges, « Une entreprise vouée à l'échec », *Le Figaro*, 23 juin 1938.
- Duhamel, Georges, *Chronique des Pasquier*, t. 1, Paris, Mercure de France, 1964.
- Duhamel, Georges, *Défense des lettres. Biologie de mon métier*, Paris, Mercure de France, 1937.
- Duhamel, Georges, *Mémorial de la guerre blanche. 1938*, Paris, Mercure de France, 1939.
- Duhamel, Georges, *Problèmes de civilisation*, Paris, Mercure de France, 1962.
- Faye, Jean-Pierre et Anne-Marie de Vilaine, *La déraison antisémite et son langage. Dialogue sur l'histoire et l'identité juive*, Arles, Actes Sud, 1996 [1993].
- Faye, Jean-Pierre, *Le Langage meurtrier*, Paris, Hermann, 1996.
- Fouché, Chantal, *Clés pour une chronique. « Les Pasquier » de Georges Duhamel*, Paris, Sedes, 1987.
- Hoch, Claire, « Georges Duhamel and Politics », *The French Review*, vol. 46, n° 1 (Octobre 1972), p. 9-16.
- Javakhishvili, Mikheil, « La chaîne fondue », *Œuvres*, tome 3, Tbilissi, « Saqartvelos Macné », 2005.
- Javakhishvili, Mikheil, *Carnets*, Tbilissi, Édition « Intellecti », 2011.
- Klarsfeld Serge, *Vichy-Auschwitz. La « solution finale » de la question juive en France*, Paris, Fayard, 2001 [1983 ; 1985].
- Klemperer, Victor, *LTI : La Langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 2012.
- Klemperer, Victor, *Mes soldats de papiers. Journal 1933-1941*, traduit par G. Riccardi, Paris, Seuil, 2000.
- Kraus, Karl, *Troisième nuit de Walpurgis [Dritte Walpurgisnacht]*, Trad. de l'allemand par Deshusses, Pierre, Préface de Jacques Bouveresse, Marseille, Agone, 2005 [Frankfurt am Main 1989].
- Le dossier Rebatet*, Édition établie et annotée par Bénédicte Vergez-Chaignon, Paris, Robert Laffont, 2015.
- Orwell, Georges, *1984 [Nineteen eighty-four]*, trad. de l'anglais par Amélie Audiberti, Paris, Gallimard, 1972 [Secker & Warburg 1949].
- Rebatet, Lucien, « Les étrangers en France », *Je suis partout*, 16 février-23 mars 1935.
- Ricœur, Paul, *Du Texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986.
- Starobinski, Jean, *Les Mots sous les mots*, Paris, Gallimard, 1971.
- Tagieff, Pierre-André, Grégoire Kauffmann, Michaël Lenoire, *L'antisémitisme de plume. 1940-1944*, Paris, Berg International Éditeur, 1999.
- Tagieff, Pierre-André, « Sources antisémites du 'racisme juif' », (L'Arche VIII), <https://lc.cx/JnPS>, consulté le 6 septembre 2015.
- Turpin, Béatrice, « Le langage totalitaire au prisme de l'analyse de discours », *Un hommage à Jean Peytard, précurseur de l'analyse du discours et de la didactique des langues, Synergie Monde*, revue du GERFLINT, 2012, p. 231-248.
- Werth, Nicolas, *L'ivrogne et la marchande de fleurs*, Tallandier, Paris, 2009.